

## La Princesse de Clèves (1678)

*La Princesse de Clèves* est le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette. Publié sans nom d'auteur, le livre connu dès sa sortie un vif succès et suscita en même temps une vive querelle, car l'auteur mettait en scène des figures authentiques de l'histoire récente.

Roman bref, en quatre parties, *La Princesse de Clèves* raconte l'amour impossible d'une jeune femme mariée et fidèle pour un gentilhomme, à l'époque du roi Henri II (1547-1559).

Première partie. Mlle de Chartres, présentée à la Cour, séduit tout le monde par sa beauté. Demandée en mariage par le prince de Clèves, tombé amoureux d'elle, elle l'épouse. Mais seule l'« estime » (« Carte de Tendre » voir p. 227) la lie à son mari, alors qu'une véritable « inclination » la pousse vers le séduisant duc de Nemours, rencontré à l'occasion d'un bal.

Deuxième partie. Retirée un temps à Coulommiers, la princesse revient à Paris, espérant pouvoir maîtriser la passion qui l'envahit peu à peu. Mais elle ne parvient à masquer ses sentiments au duc, qui lui dérobe un portrait d'elle. Elle souffre même de jalousie à l'occasion d'une lettre galante du duc qui lui vient sous les yeux.

Troisième partie. Elle préfère enfin s'écarter du monde de la Cour : intrigué par cette retraite qui n'a pas de raison apparente, M. de Clèves, qui l'a rejoint à Coulommiers, la presse de questions. Elle lui fait alors l'aveu de sa passion. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que Nemours, caché non loin de là, a tout entendu. Alors qu'elle n'a pas dit le nom de celui qu'elle aime, son mari parvient à l'identifier, car Nemours lui-même raconte (sans donner de noms) cette intrigue amoureuse dont on se met à parler à la Cour. Les trois personnages sont alors torturés par les soupçons et la jalousie.

Quatrième partie. Nemours qui a suivi la princesse à Coulommiers est dénoncé au prince par un espion. Se croyant trahi, Clèves meurt de chagrin, non sans avoir fait de tragiques adieux à sa femme, qu'il aime toujours. Mme de Clèves, que Nemours presse toujours, finit par lui avouer sa passion ; mais elle refuse de l'épouser, et se retire dans une maison religieuse.

1. Affection profonde.
2. Démarche suivie (à l'aveu).
3. Celui qui courtise, et adore.

### ■ Un aveu sans précédent ■

MME DE LA FAYETTE  
*La Princesse de Clèves*  
(1678)

*La passion a saisi la princesse ; elle décide donc de fuir, pour ne plus être torturée par la vue de celui qu'elle aime. Cette brusque retraite incite M. de Clèves à interroger sa femme. Elle va donc lui avouer la teneur de ses sentiments.*

– Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié<sup>1</sup> et plus d'estime pour un mari que l'on en a jamais eu ; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant :

– Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne ; et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne répons pas, comme je dois, à un procédé<sup>2</sup> comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre : elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame,

1. Affection profonde.